

ANDRÉ
MAJESTER

PENTECÔTE ROUGE
À CADAQUÉS



Les Presses Littéraires

PENTECÔTE ROUGE
À CADAQUÉS

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photo de couverture : André Majester

ISBN : 979-10-310-1591-0
© André Majester – Les Presses Littéraires, 2025

ANDRÉ MAJESTER

PENTECÔTE ROUGE
À CADAQUÉS

Les ^{éditions} Presses Littéraires

1

Jeudi 16 mai 2024

En cette fin d'après-midi, la pluie fit son apparition sur Portlligat. La météo ne s'était pas trompée, cette fin de semaine et la Pentecôte devaient se passer entre pluie, orages et éclaircies. Quel dommage pour tous les touristes, dont beaucoup de Français, qui attendaient avec impatience de venir sur la Costa Brava prendre du soleil, du bon temps et de bons repas.

Portlligat, que l'on traduit par Port Lié ou Port Fermé parce que, vue de la plage, la mer ressemble à un lac, fermé par les îles de Portlligat et de Sa Fornera, laissant un étroit canal pour accéder à la grande bleue.

Portlligat, situé seulement à deux kilomètres au Nord de Cadaqués, est très connue grâce à Salvador Dalí qui y résida pendant des décennies. Sa maison est devenue un musée très fréquenté. Dalí avait écrit dans son livre « Vie secrète » :

« Portlligat est l'un des lieux les plus arides minéraux et planétaires de la Terre. Le matin, il vous offre une joie sauvage et amère, féroce analytique et structurale ; la tombée du jour est morbidement triste. Les oliviers brillant et animés durant la journée se métamorphosent en un gris immobile comme le plomb. La brise matinale dessine des sourires de petites vagues heureuses dans l'eau, l'après-midi souvent à cause des îlots qui transforment Portlligat en une espèce de lac, l'eau est si tranquille qu'elle reflète les drames du ciel crépusculaire ».

Dalí, né en 1904, fils de notaire de Figueres, passait tous ses étés en famille à la maison de Cadaqués. Rapidement connu par ses écrits et sa peinture, plusieurs artistes venaient à Cadaqués pour rencontrer Dalí et passer quelques jours à la plage. Lors de l'été 1929, Dalí reçut, à Cadaqués, la visite du directeur de galerie Camille Goemans, le cinéaste Luis Buñuel, le peintre René Magritte, le poète français Paul Éluard et son épouse Gala.

Quand ses invités repartirent, Gala décida de rester quelques semaines de plus à Cadaqués et l'idylle avec Dalí se transforma en amour fou. Elle ne le quitta plus, devenant sa muse et resta auprès de lui toute sa vie. Le père de Dalí n'admettait pas que Salvador puisse se mettre avec cette femme mariée et de onze ans son aînée, d'autant plus qu'il

était révolté de voir ses peintures surréalistes tendant à la dégénérescence morale. Son père le chassa de la maison, le déshérita et lui interdira de mettre les pieds à la maison de Cadaqués. En réponse à son père, Dalí lui envoya une lettre avec à l'intérieur un préservatif contenant son propre sperme et une feuille de papier avec cette simple phrase « Je ne te dois plus rien, on est quitte ».

Dalí loua une petite cabane de pêcheur à Portlligat, composée d'une pièce de quelques mètres carrés et s'y installa avec Gala. Le vice-comte De Noailles, en tant que mécène, avança à Dalí la somme de vingt mille francs français pour qu'il fasse l'acquisition de la cabane, en échange du tableau « La Vieillesse de Guillaume Tell ». Au fil du temps, et jusqu'en 1972, il acheta les cabanes mitoyennes à celle-ci. Ces anciennes baraques de pêcheurs fixées sur les rochers, n'étant pas de même niveau, semblent tomber en cascade sur la plage. Dalí disait de ce lieu « Je me suis fait dans ces pierres, ici j'ai forgé ma personnalité, j'ai découvert mon amour, j'ai peint mon œuvre, j'ai construit ma maison. Je ne peux pas me séparer du ciel, de cette mer, de ces rochers, je suis pour toujours attaché à Portlligat, où j'ai défini toutes mes vérités les plus sincères et mes racines ».

Dalí et Gala y vécurent jusqu'au début des années quatre-vingt. Beaucoup d'intellectuels et d'ar-

tistes furent invités à la maison de Portlligat. Dalí passait la plus grande partie de l'année dans son unique domicile la maison Portlligat, et le restant à l'Hôtel Meurice à Paris ou l'Hôtel Saint Régis à New York. Après la mort de Gala, en 1982, Dalí avait perdu sa joie de vivre et se laissa dépérir. Il quitta Portlligat pour le château de Púbol où il décéda en 1989.

En 1997, la fondation Gala-Salvador Dalí ouvrit les portes de cette grande maison blanche aux tuiles ocre et couvertes d'énormes œufs en plâtre en la nommant maison-musée Dalí de Portlligat.

Ce jeudi, vers dix-sept heures, le ciel, couvert de gros nuages noirs, s'était obscurci. Le tonnerre faisait trembler les pierres, un vent venant de la mer chassa les quelques touristes et rapidement la crique fut déserte. Seuls deux hommes, habillés de noir, capuche sur la tête, semblaient se protéger en se collant, entre deux feuillus, contre la paroi de schistes.

Quand Bernardo gara sa vieille Seat entre la belle Mercedes de la directrice du musée et un gros 4x4 noir, la pluie fine fit place à l'orage. Un couple de randonneurs arriva en pressant le pas. Ils arrivaient d'une randonnée de Portlligat au Cap de Creus par le chemin des criques, contents d'avoir fait les douze kilomètres, aller-retour, en quatre heures et d'avoir découvert pour la première fois, la pointe la plus

à l'Est de la péninsule ibérique. Là-bas, le temps leur avait permis de prendre de belles photos avec une vue panoramique du paysage aride et rocailleux aux formes surréalistes autour du phare, en contrebas des criques aux eaux turquoise. Au loin, vers le nord, on distinguait les côtes très escarpées de la Costa Brava côté espagnol jusqu'à la Côte Vermeille côté français, au Sud les îles Médes, La Mecque des plongeurs sous-marins, et à l'Est les Pyrénées qui semblaient plonger dans la mer. Rapidement, ils montèrent dans leur voiture pour regagner leur hôtel et prendre une chaude collation.

Bernardo sourit en les voyant. En catalan, il leur dit, sans qu'ils l'entendent, de rentrer chez eux. Bernardo avait beau être le gardien de la maison-musée Dalí de Portlligat, il n'aimait pas les touristes. Une fois descendu de sa voiture, un coupe-vent avec la capuche bien enfoncée sur sa tête, il se pressa pour rejoindre la maison Dalí. Il passa devant les deux hommes qui étaient si bien cachés qu'il ne les vit même pas.

Bernardo grimpa rapidement les marches accédant à la porte d'entrée de la maison-musée Dalí. Il frappa deux coups forts espacés d'un coup faible. Il entendit grincer le loquet qui déverrouilla la porte.

– Entre vite, tu vas te tremper, lui dit Margarida !

Margarida, la responsable du musée, une belle petite femme, très distinguée, l'attendait avec impa-

tience. Les réservations pour la visite de la maison Dalí se faisaient à l'avance en ligne sur le site web de la fondation Gala-Salvador Dalí et s'effectuaient, sans être guidées, par groupe de huit personnes maximum, d'une durée de cinquante minutes. Mais cet après-midi, aucune visite n'était prévue et trouvant le temps long, Margarida s'ennuyait tellement que, toutes les cinq minutes, elle regardait sa montre.

C'est fou comme le temps ne passe pas vite quand on n'a pas d'occupation !

D'autant que, peut-être dû aux conditions météorologiques, l'internet ne passait plus, même la connexion sur son mobile était défectueuse. Cela l'avait énervée, elle n'était vraiment pas d'humeur.

– Ce n'est pas possible ! L'orage n'aurait pas pu attendre deux minutes de plus, le temps que je sorte de ma voiture et arrive à mon travail sans me tremper, lança Bernardo en se secouant comme le fait un chien mouillé.

Bernardo était le gardien de nuit du musée. Cela faisait quinze ans qu'il faisait le trajet depuis son domicile situé en plein centre-ville de Roses jusqu'à Portlligat. Ces dernières années, il trouvait pénible de rester toute la nuit à garder la maison-musée Dalí et se demandait à quoi il servait parce que, depuis son ouverture, il n'y avait jamais eu d'effraction ni de vol et en plus un système de vidéosurveillance

avait été installé. Depuis, son divorce, il emmenait, en plus du thermos de café, un autre contenant de l'alcool, et des joints de cannabis qu'il se procurait facilement dans les rues de Roses. Alcool, café et drogue, ce mélange l'amenait à voir les différents objets et animaux empaillés de la maison Dalí s'animer autour de lui. Bernardo était grand mais, ayant énormément maigri, il avait de larges cernes sous les yeux. Le pauvre, à cinquante-cinq ans, il n'avait plus rien pour plaire, et dans son état, il lui semblait impossible de trouver un autre emploi que celui-ci. Alors, pourvu que cela dure, se disait-il un peu dépité !

– Et moi qui n'ai pas prévu de parapluie ni d'imperméable, je vais arriver toute trempée à ma voiture, s'inquiéta Margarida.

– En poule mouillée ! dit en riant Bernardo avec son classique humour toujours fort déplacé.

– Arrête tes plaisanteries ! Au lieu de dire des bêtises, trouve-moi une solution pour me protéger de l'orage.

– D'accord, tu as deux possibilités ! La première c'est que tu passes la nuit avec moi dans le musée. Pour une fois, j'aimerais essayer avec toi l'un des lits en baldaquin qui se trouve dans la chambre à coucher de Dalí. Tu serais Gala et moi Dalí. On s'imprégnerait mieux du surréalisme des lieux, proposa Bernardo qui depuis des années aurait aimé avoir

une aventure avec Margarida. Il lui arrivait même de fantasmer sur la directrice.

– Redeviens réaliste et calme toi ! Je suis mariée, mon mari est beau, attentionné et je l'aime ! Bernardo, tu es mon subalterne et pour rien au monde je ne voudrais de toi ! En plus, je te rappelle qu'il est interdit de toucher aux meubles, objets et peintures qui se trouvent dans ce musée. Maintenant, tu calmes tes ardeurs, tu redeviens respectueux et tu fais ton travail, lui répondit Margarida en le remettant à sa place.

– Si on ne peut plus plaisanter ! Alors, il reste la deuxième possibilité. C'est que je te prête mon coupe-vent pour que tu puisses aller sans te mouiller jusqu'à ta voiture pour rejoindre ton chanceux de mari.

– Je préfère cela, bien que j'aurai ton odeur sur moi en mettant ce coupe-vent, plaisanta Margarida en enfilant le vêtement qui sentait en plus de la transpiration les effluves de cannabis.

Bernardo se mit à rire quand il vit que le coupe-vent arriver en dessous des genoux de Margarida. Lui était aussi grand qu'elle était petite.

– Ne ris pas ! Cela me fait un imperméable quoique, avec la capuche, je ne vois plus rien. Si je ne veux pas tomber, j'ai intérêt à regarder où je mets les pieds.

C'est ainsi que Margarida sortit du musée.

Elle avançait en baissant la tête pour essayer de ne pas chuter. Ainsi quand elle passa devant les deux hommes, elle ne les vit pas ! Ces deux-là n'avaient pas bougé de leur place malgré l'orage. Une fois que Margarida tourna vers le parking et dès qu'ils entendirent sa voiture s'éloigner, ils quittèrent leur position pour se diriger vers le musée.

Une fois la directrice sortie, Bernardo verrouilla la porte et il se rendit à la salle réservée à la sécurité. De son sac à dos, il sortit deux thermos qu'il posa sur la petite table, un paquet de joints, un briquet et un sandwich. Au moment où il allait activer la vidéo surveillance, il entendit deux coups forts et un coup faible frappés à la porte d'entrée. Il sourit en pensant que ce devait être Margarida qui, ayant eu peur de l'orage, revenait se mettre à l'abri, le temps que cela passe.

Ne se méfiant pas, il ouvrit la porte ! Il n'eut pas le temps de dire un mot qu'un homme le piqua au cou avec une seringue. Avant de s'évanouir, il distingua sous la capuche de celui-ci son visage. Incroyable ! C'était celui de Salvador Dalí. Salvador Dalí qui, sans doute, venait le sermonner !

Quinze ans passés dans le musée à regarder tous les objets divers et excentriques accumulés dans les différentes pièces de la maison avaient chamboulé son subconscient dans des pensées négatives. Toutes les nuits, durant son sommeil, il rêvait de Dalí et de

tous les objets qui se trouvaient dans cette maison !

Mais cette fois-ci, ce n'était pas un rêve mais un véritable et affreux cauchemar, un délire Dalinien !

Se trouvant assis sur le canapé-lit dans la première pièce dite de l'ours, il vit Salvador Dalí donnant des ordres à l'ours blanc empaillé. L'ours se mit à bouger lentement pour prendre un bâton et le brandir vers Bernardo. Il décrocha du mur une arquebuse qu'il pointa vers le gardien. À ce moment-là, le hibou empaillé, toutes griffes sorties, se mit à tourner autour de Bernardo. Affolé, pour éviter la flèche de l'arquebuse et les griffes du volatile, Bernardo partit en courant dans les étroits couloirs. Entrant dans la salle à manger, il renversa les deux candélabres en fer forgé qui, aussitôt, mirent le feu au tapis en alfa. De l'affiche de corrida, le taureau jaillit et se lança vers Bernardo pour l'encorner. En l'évitant, il se retrouva cinq marches plus haut dans la bibliothèque, mais les flammes le poursuivaient. Avec la chaleur intense, les tableaux fondaient et leurs personnages coulaient sur le sol comme les montres molles dans le tableau « La persistance de la mémoire » de Salvador Dalí où le maître suggère de s'affranchir des contraintes matérielles et de la rigidité du monde en se libérant du temps qui passe. Sans montre, le temps devient éternel et tout devient possible comme dans les rêves !

Mais Bernardo vivait un affreux cauchemar ! Dans un coin de la pièce, la femme de Jésus, Marie Madeleine en pénitente, tenant d'une main une tête de mort, lui fit un sourire narquois pendant que de l'autre main elle activait la bombe que Dalí appelait « la grenade apocalyptique ». Une puissante explosion fit tomber les murs, les livres accompagnés par trois cygnes et un aigle s'envolèrent vers la mer dont les vagues noirâtres venaient se jeter sur la grève en y fracassant les barques au mouillage.

Par le souffle de l'explosion, Bernardo se retrouva nu dans l'atelier de Dalí. En face de lui, Léda, la déesse grecque, seins nus, l'invita à venir dans ses bras. Au moment de l'embrasser, le cygne à côté d'elle vint lui piquer les fesses. D'un coup de pied, il le repoussa et, sans savoir comment, il se retrouva dans la chambre à coucher. Il était sur Léda, allongée nue sur le lit, qui, en l'enlaçant, l'invita à lui faire l'amour.

Dalí aimait la mythologie. Il avait peint le tableau Léda atomique nue, debout dos à la mer, avec un cygne lui déposant un baiser sur la joue. Dans la mythologie grecque Zeus prit la forme d'un cygne pour séduire Léda. De leur union, Léda conçut deux enfants Castor et Pollux qui naquirent dans un œuf. Gros œufs en plâtre que Dalí fit installer sur le toit de la maison et les têtes de Castor et Pollux dans l'oliveraie.

Bernardo allait embrasser Léda, quand l'agneau empaillé lui lécha les pieds ce qui le fit rire aux éclats. Relevant la tête, il s'aperçut que Léda avait le visage de Margarida, la directrice du musée. Quand il s'apprêta à la pénétrer, jaillissant de la cheminée, le feu activa la gravure de Saint Georges et le dragon. De la bouche du dragon une boule de feu fusa en direction de Bernardo. Il allait brûler vif quand, avec la chaleur, le lit commença à fondre emportant avec lui le corps de Léda. Comme un linceul de couleur rouge sang, le dessus-de-lit rouge enveloppa Bernardo qui chuta dans le trou béant que le lit avait fait en se consumant.

Du feu de la chambre à coucher, Bernardo se retrouva dans l'eau glacée de la piscine longue et étroite de forme phallique du jardin de la maison de Dalí. Ce n'était pas de l'eau mais du sang, il nageait dans ce fluide gluant. Posant les pieds sur le fond, il se piqua aux oursins qui recouvraient le carrelage de la piscine. Voulant sortir, il vit arriver aux bords de la piscine, des serpents rampants, un âne brayant et un lion rugissant. Une nuée de mouches tournoyait au-dessus de sa tête. Un crâne d'éléphant se détacha du mur. Avec sa trompe il le poussa au fond de l'eau. Bernardo buvait cette eau rougeâtre au goût de sang. Il allait se noyer quand, tout à coup, le Christ des décombres, constitué de tuiles, de bois et de déchets provenant d'une grande inondation

qui avait eu lieu à Portlligat, repoussa les animaux et fit fuir le crâne d'éléphant. Il jeta à Bernardo un pneu de marque Pirelli. Le Christ des décombres l'avait sauvé et sorti de son délire Dalinien !

Le plus fort des deux hommes, ayant certainement effectué beaucoup de séances de musculation, avait, à l'aide d'une seringue, injecté un anesthésiant puissant dans le cou de Bernardo. Puis, sans aucune difficulté, il souleva le gardien du musée et l'allongea sur le canapé-lèbres aux fleurs vertes de la salle de l'ours.

Pendant ce temps, son compère se rendit dans la salle de vidéo surveillance pour récupérer les cassettes des caméras.

Puis, tous les deux, un plan de la maison à la main, traversèrent toutes les pièces. Laissant les tableaux aux murs parce que ce n'étaient que des reproductions, les originaux étaient exposés au Théâtre Musée Dalí de Figueres, ils savaient très bien ce qu'ils devaient voler. Ne faisant aucun cas de certains objets dans chaque pièce, ils ne perdirent pas de temps pour contempler le surréalisme de Dalí. Enfin, ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient.

Tranquillement, ils redescendirent jusqu'à la salle de l'ours. Ils virent Bernardo qui toujours allongé sur le canapé s'agitait dans son sommeil. Ils sourirent en se disant qu'il devait faire un cauche-

mar. Ils installèrent des coussins au pied du canapé-lèvres pour protéger Bernardo d'une chute éventuelle.

Puis, prudemment, l'un des deux déverrouilla la porte, comme d'habitude, le loquet grinça. Par l'entrebâillement de la porte, l'autre homme jeta un coup d'œil à l'extérieur pour s'assurer qu'il n'y avait personne en vue. Non, la pluie avait chassé les quelques touristes depuis fort longtemps. Ainsi, tranquillement, capuche sur la tête, sans se démunir de leur masque de la Casa De Papel, ils rejoignirent leur imposant 4x4 Ford Raptor de couleur noire sur le parking. Avant de monter dans le véhicule, le costaud déposa une enveloppe derrière l'essuie-glace du pare-brise de la voiture de Bernardo.

Leur larcin s'était déroulé en six minutes chrono.

2

Vendredi 17 mai 2024

Six heures et demie, comme d'habitude, doucement, sans réveiller sa compagne, Arturo¹ se leva pour se rendre à la salle de bain. Un peu d'eau sur la figure pour se réveiller, il enfila un caleçon de bain et un tee-shirt puis il alla directement sur la terrasse donnant sur la baie de Roses. Il avait plu pendant la nuit, mais ce matin les lueurs du soleil levant, au-dessus de la colline Puig Rom, donnait un aspect rosâtre aux nuages. Avec les lampadaires encore allumés du passage maritime et tout le long de l'avenue de Rodés, cela ressemblait à une guirlande lumineuse qui scintillait le long de la côte. En face, les îles Médes semblaient plus proches que d'habitude, et à droite de sa terrasse, il distinguait bien les lumières de L'Escala. Le tout était rythmé par le clapot des vagues qui venaient

1. Voir *Meurtres à Roses*

s'écraser sur la plage à quelques dizaines de mètres de la résidence.

Arturo ne se lassait pas de ce paysage. Cela le mettait en joie pour la journée.

Et dire qu'il avait refusé de prendre cet appartement, mais c'était sa compagne qui avait décidé autrement.

C'était, il y a quatre ans, mai 2020, Alfonso Rabio² lui avait demandé de venir le voir à la prison de Figueres.

Un an auparavant, le capitaine Arturo Fortia avait arrêté Alfonso Rabio, patron marin-pêcheur de Roses, pour le meurtre de son employé, Carlos Darnius, et pour trafic de drogue.

Arturo arriva au centre pénitentiaire de Figueres, créé en 2014, situé en haut d'une colline dominant la ville. Les bâtiments du centre pénitentiaire s'adaptent à l'orographie naturelle du terrain en réduisant l'impact visuel. Il comporte des infrastructures modernes avec une infirmerie, un bâtiment éducatif et culturel, une école de formation pour adulte, une zone sportive, une autre de services et des ateliers de productions et cela, pour mille deux cents détenus.

Assis à une table dans la salle du parloir, Alfonso se leva et fit signe à Arturo de venir près de lui.

2. Voir *Meurtres à Roses*

– Ici, c’est une prison quatre étoiles. Logé, nourri, blanchi, des activités : sports, études... On se demande maintenant si des malfrats comme toi ne font pas leurs forfaits pour être au chaud et chouchoutés aux frais du contribuable. Il ne vous manque plus que des femmes. Et ce ne sera plus une prison mais le paradis des truands !

– Mais, pour les femmes, c’est possible ! Nous avons des pièces conçues pour cela, répondit Alfonso.

– Où on va ? La prison est faite pour neutraliser, punir, dissuader et réinsérer un délinquant. Mais à ce que je vois, vous êtes mieux traités dans ce centre que certains de nos vieux dans des maisons de retraite. Où est la punition ? Si une fois libérés, vous commettez d’autre délit, vous savez que vous retournerez dans ce quatre-étoiles, où est la dissuasion ? En vous mettant tout le confort, on se trompe ! C’est pour cela que nous avons beaucoup plus de récidivistes. Il faut revoir le système pénitentiaire.

– Pénitentiaire vient du mot pénitent ! Personne qui confesse ses péchés. Alors, moi je me repens de ce que j’ai fait et c’est pour cela que je t’ai fait venir, avança Alfonso.

– Tu ne vas pas me faire un cours de grammaire, même si tu as lu et appris cette phrase par cœur. Tu ne m’as pas demandé de venir pour visiter ton lu-

panar ! Alors qu'est-ce que tu as à me dire ! Tu veux me balancer un scoop ?

– Cela fait un an que je suis là et il m'en reste douze à faire !

– Il fallait y réfléchir avant de commettre ton crime et te mettre dans le trafic de drogue ! Je trouve que ce n'est pas assez payé ! La justice est trop clémentine !

– Ma femme a obtenu le divorce et j'ai perdu la plupart de mes biens ! Il ne me reste plus que l'appartement de Roses en front de mer.

– Je te l'ai dit ! Tu as joué, tu as perdu ! Ne compte pas sur moi pour faire l'agent immobilier. Débrouille-toi !

– Non, je sais que toi et Manuela, la journaliste, vous êtes ensemble depuis un an et que vous vivez dans son petit appartement. Ce que je te propose, c'est de te louer à moitié prix mon appartement situé au deuxième étage d'une petite résidence, avec une terrasse donnant sur la baie de Roses, un accès direct à la plage, avec une piscine communautaire et un parking. Il est très luxueux. Qu'est-ce que tu en penses ? proposa Alfonso.

– Pourquoi, tu me proposes cela ? Tu n'as qu'à le vendre. Cela te fera une belle somme d'argent que tu peux placer en banque ou pour améliorer ton quotidien. Filou comme tu es, je te soupçonne de me proposer cette location pour me corrompre.

– Pas du tout ! En un an, j’ai réfléchi et crois-moi j’ai changé. Je m’en veux de ce que j’ai fait mais on ne peut pas revenir en arrière. C’est toi qui m’as arrêté et tu as bien fait ! Alors, pour te remercier de m’avoir mis sur le bon chemin, je te propose cette location. Je n’ai pas besoin d’argent là où je suis. Seulement quand je sortirai de prison, j’aimerais récupérer mon appartement. Cela te laisse douze ans pour que tu puisses acquérir un bien et vivre tranquillement et heureux avec Manuela ta compagne.

– J’ai besoin de réfléchir ! Je doute à moitié de ta sincérité. J’ai peur que tu ne me fasses une entourloupe. Pour l’instant, c’est non ! C’est tout ce que tu as à me dire !

– Écoute, réfléchis ! Si de mon côté, j’apprends quelque chose qui se trame dans la région, je t’en ferai part. Je te le répète, je suis sincère et repent. Tiens prends les clés et va voir l’appartement, après tu me donneras ta décision.

En fin d’après-midi, avec Manuela, ils visitèrent l’appartement. Non, ce n’était pas possible de laisser passer une aussi bonne occasion. L’appartement était grand, luxueux, moderne, une terrasse magnifique avec une vue incroyable sur la baie de Roses et sur le passage maritime, une piscine et un parking le tout pour un loyer à moitié prix.

– Il faut accepter son offre ! Tu m’as dit qu’il était repent ! Où est le problème ? dit Manuela fort enchantée.

– Imagine, le capitaine des Mossos d'Esquadra de Roses, Arturo Fortia, logeant dans l'appartement du mafieux Alfonso Rabio qui purge quatorze ans de prison pour meurtre et trafic de drogue. Cela pourrait être considéré comme de la corruption ! s'inquiéta Arturo.

– Non ! Si ce n'est pas nous qui prenons en location cet appartement, ce sera un autre ! Ce qu'il faut c'est faire un contrat de location en bon et due forme, mais pas à moitié prix du marché mais seulement à dix pour cent de moins et là, on ne pourra pas dire qu'il y a corruption ! Mon amour, je t'en prie, je veux vivre avec toi, ici ! Allez viens, on va essayer le lit ! S'il nous convient tu donneras une réponse affirmative à Alfonso aux conditions que je viens de t'énoncer, dit Manuela tendrement en entraînant Arturo vers la chambre.

– Bien, ce que femme veut, Dieu le veut ! répondit Arturo en se laissant guider jusqu'au lit.

Maintenant cela faisait quatre ans qu'ils vivaient ensemble dans cet appartement.

Ce matin, comme tous les matins, Arturo, ne voulant en aucun cas prendre du ventre, faisait dix minutes d'abdominaux puis désireux de garder ses biceps, dont Manuela s'en servait d'oreiller, il poursuivit par une séance quotidienne de dix minutes de musculation et il termina par une séance de yoga de dix minutes pour se décontracter et libérer tout le

stress pour être zen toute la journée. En tant que capitaine des Mossos d'Esquadra, le quotidien n'était pas de tout repos, surtout pendant la période estivale où Roses passait de vingt mille habitants à plus de cent mille, avec son lot d'incivilités, de non-respect de certains touristes qui se croient tout permis parce qu'ils payent ; les beuveries fréquentes entraînant accrochages, bagarres et accidents ; ceux qui urinent n'importe où et quand ils se font prendre prétextent un problème de prostate ; les automobilistes qui ne respectent pas le passage piéton ; le nombre de vols, de pickpocket et de squatteurs en augmentation constante chaque année ; les accidents sur les trottoirs et le passage maritime dus aux trottinettes envers les passants, les noyades et les accidents des scooters des mers, tout cela ne laissait pas beaucoup de répit aux Mossos d'Esquadra qui, en toutes circonstances, devaient rester calmes et respectueux de la loi.

Les séances quotidiennes se terminaient à sept heures du matin juste au moment où la sirène du port de pêche libérait la dizaine de gros bateaux de pêche qui partaient vers les lieux poissonneux, qui, moteur lancé au maximum, comme dans un grand prix de formule Un, faisaient grand bruit, en passant dangereusement proche des rochers de Canyelles en risquant le naufrage.

Puis, Arturo installa le petit-déjeuner sur la table

de la terrasse. Après s'être assuré qu'il ne manquait rien, il alla dans la chambre. Avec tendresse et amour, il réveilla sa dulcinée en lui déposant des bisous dans le cou et sur la joue. Comme une chatte, Manuela s'étira, se contorsionna. Puis elle l'enlaça et, en l'embrassant, l'attira à elle.

– Viens ! On a le temps de faire un câlin ! lui disait-elle tous les matins en plaisantant, alors qu'elle en avait eu un à six heures.

– Arrête ! Tu es trop gourmande ! On n'a pas le temps !

Alors faisant semblant d'être déçue, elle se leva, enfila une nuisette et se rendit sur la terrasse pour prendre le petit-déjeuner. Avant de s'asseoir, elle lui faisait toujours la même réplique.

– Tu es un amour ! Mon grand amour ! Merci, pour tout, mon amour, je t'aime fort mon Arturo !

Manuela prenait son temps, une tasse de café au lait à la main, elle aimait regarder la mer et se disait que c'était le bonheur. Elle était heureuse avec Arturo, ils étaient bien dans cet appartement et son métier lui plaisait. Ils avaient tout pour être heureux.

Depuis la collaboration avec les Mossos d'Esquadra, en 2019, qui avait permis d'élucider les différents meurtres et fait arrêter les assassins et les trafiquants de drogue, Octavio Besalu, rédacteur en chef du journal El País, lui avait confié les

reportages d'investigations et d'enquêtes de sujets sensibles. En hommage à Sophia, son amie prostituée qui avait été assassinée en 2019³, elle se devait de faire son premier article sur la prostitution en Espagne.

Trente-cinq pour cent des Espagnols reconnaissent avoir eu recours, au moins une fois dans leur vie, à la prostitution et cinq pour cent seraient des clients habituels, ce qui situe l'Espagne parmi les pays européens les plus adeptes de la prostitution. Avec un chiffre d'affaires proche de dix-huit milliards d'euros, cela attire des proxénètes de l'Europe de l'Est, d'Afrique du Nord et d'Amérique du Sud. D'autant plus qu'en Espagne il y a un flou juridique. La prostitution n'est ni légale, ni illégale mais elle se nomme alégale, parce que les proxénètes ne sont sanctionnés que s'il y a une plainte déposée et les clients sont sanctionnés uniquement que si l'acte se fait sur la voie publique. Les maisons closes et les hôtels de passe sont autorisés s'ils payent leur impôt, ainsi qu'aux autres lieux dits de tiers locatif qui désigne celui qui détient la propriété où a lieu une activité de prostitution.

En Espagne, alors qu'OTRAS, le syndicat des travailleuses du sexe créé en 2018, estime qu'elles sont environ trois cent mille, le Ministère de l'intérieur avance seulement un chiffre de quatre-vingt

3. *Voir Meurtres à Roses*

mille prostituées. Sur ce nombre, deux tiers, en grosse majorité étrangère, seraient des prostituées forcées par des proxénètes mafieux. Ceux-ci qui après leur avoir fait miroiter une belle vie auprès d'hommes riches, les achetaient en quelque sorte à leur famille avec de l'argent ou des biens, et les emmenaient en Espagne. Une fois en Espagne, ils leur retiraient le passeport, les droguaient pour la plupart et leur faisaient du chantage en menaçant de s'en prendre à leur famille restée au pays. En se prostituant, elles devaient rembourser les dettes de son acquisition, de son voyage, et de tous les frais y compris la drogue. Les victimes de ce trafic, n'ayant ni permis de séjour ni de travail, et de savoir qu'ils pouvaient s'en prendre à leur famille, étaient contraintes d'accepter les conditions des mafieux.

C'est en Catalogne que l'on dénombre le plus de prostituées, environ trente mille. La Junquéra, proche de la frontière française, est devenue le temple de la prostitution où des hôtels accueillent beaucoup de français de plus en plus jeunes. Le plus grand club de la prostitution d'Europe se trouve à la Junquéra.

Dans son article, Manuela avait dénoncé le manque d'hygiène et de précaution sanitaire contre les maladies sexuellement transmissibles pour les prostituées obligées de travailler en petite tenue au bord des routes. Elle avait aussi mentionné que,

une fois à La Junquera et une autre fois à Gérone, les mafieux sans scrupule avaient mis dans la rue le corps d'un client décédé lors d'un rapport sexuel avec une prostituée dans une maison close non répertoriée.

Elle fait aussi état du Club Éclipse de l'hôtel W à Barcelone. Établissement de luxe, connu sous le nom de la Voile en raison de sa forme avec ses vingt étages conçus par l'architecte Ricardo Bofill, ce cinq-étoiles fut acquis en 2013 par le fonds Quatari Diar. Le club de l'hôtel serait une vitrine de la prostitution de luxe à Barcelone où des escortes girls proposeraient des prestations extrêmes pour touristes et clients fortunés.

L'article dûment documenté de Manuela aurait permis à OTRAS de mener des actions pour que le Tribunal Suprême Espagnol reconnaisse le travail sexuel et que les prostituées puissent bénéficier du droit fondamental à la liberté syndicale et de se syndicaliser, sans que cela détermine la légalité de l'activité.

C'était un grand pas en avant pour que les prostituées soient traitées comme des citoyens de plein droit, mais la réglementation ambiguë sur la prostitution n'était pas, pour autant, remise en cause.

En souriant, Arturo regardait Manuela qui, depuis quelques minutes, les yeux fixant l'horizon, la

main tenant un croissant qui, trempé dans son bol de café au lait, se désagrègeait petit à petit.

– Eh ! Mon amour, reviens sur terre ! Regarde, ton croissant a pompé tout ton café au lait ! À quoi tu pensais ?

– À toutes ces femmes qui n'ont pas eu comme moi la chance de naître dans un pays développé. Celles qui sont nées dans la brousse en Afrique, sans rien et qui n'ont eu aucune possibilité d'aller à l'école ; à celles qui ont vécu dans la misère des pays de l'Est et qui ont été vendues pour la prostitution ; à celles des pays où leur religion les cache derrière des voiles et des burqas ; à celles que l'on mutile en les circoncisant pour qu'elles n'éprouvent aucun plaisir et à toutes celles que les hommes considèrent comme des objets, des moins que rien, moins que leur animal domestique. Cela me révolte ! La femme est légale de l'homme ! Certains oublient que leur mère, celle qui les a mis au monde, est avant tout une femme. Sans la femme, il n'y a pas d'homme !

– Je suis d'accord avec toi ! Mais, tu sais que moi, mon amour, je ne suis pas de ces hommes-là. Au contraire, et pour te le prouver, je te propose que pour ce long week-end de Pentecôte, nous partions tous les deux en amoureux. D'autant que, demain samedi, c'est ton anniversaire. Cinquante ans cela se fête !

– C'est gentil ! Mais ce n'est pas bien de répéter son âge à une femme ! plaisanta Manuela.

– Pardon, s’excusa Arturo en lui déposant un baiser sur la joue.

– Quoique ! Un poète disait qu’à cinquante ans c’était la vieillesse de la jeunesse mais à soixante-dix ans c’était la jeunesse de la vieillesse ! Soit, où veux-tu que l’on aille ?

– Comme c’est la Pentecôte, j’ai pensé que l’on pourrait partir à Nîmes, en France. C’est la fêra de la Pentecôte, on pourrait voir une corrida avec le cartel Sébastien Castella, El Rafi et le grand toréador Andrés Roca Rey.

– Comment un Catalan comme toi aime la corrida ? Pourtant, c’est bien la Catalogne qui, depuis 2011, a interdit les corridas ! s’étonna Manuela.

– Non, pas les Catalans, mais c’était une décision politique des indépendantistes de la Généralité de la Catalogne qui voulait se démarquer des symboles de l’Espagne et du gouvernement de Madrid. Une grande bêtise ! À Barcelone, il y avait trois arènes et la corrida faisait partie de notre culture, de nos traditions et à cause de ces politiques, ils nous ont trahis en nous enlevant cet art qu’est la corrida. Le vingt-cinq septembre 2011, nous étions plus de vingt mille dans les arènes de Barcelone pour la dernière corrida en Catalogne. J’ai vu le grand toréador José Tomas faire une magnifique prestation. À sa sortie par la grande porte des arènes, sur les épaules d’aficionados, une centaine de milliers

de personnes l'acclamaient. Quelques politiques indépendantistes catalans ont interdit les corridas et maintenant des écologistes ont pris le pas pour l'interdire sur tout le territoire, mais savent-ils qu'ils sont en train de tuer la race de taureau de combat, de taureau de corrida, s'emporta Arturo.

– Moi, la Madrilène, je suis d'accord avec toi. J'avais fait un article sur les taureaux de combat élevés en Salamanque. Un jour dans un restaurant, un homme, détracteur à mon article, m'a réprimandé pour le contenu de mon éditorial. Je lui ai répondu que la viande qu'il était en train de manger venait d'un bœuf qui avait moins de trois ans, élevé dans un espace très restreint de quelques mètres carrés, nourri avec des aliments souvent conditionnés chimiquement pour qu'il n'ait pas trop de gras mais plus de poids par rapport à son volume. Que ce bovin n'avait jamais connu ni la vache, ni les verts pâturages avant d'être emmené sans ménagement à l'abattoir où il va voir ses congénères se faire tuer devant lui à coups de masse ou de pistolet. Est-ce une bonne vie pour ce bœuf à viande ? Alors qu'un taureau de corrida vit dans d'immenses pâturages, tranquille et bichonné pendant cinq ans. Pour la reproduction, il connaîtra sa femelle. Mais en contrepartie, on va lui demander un quart d'heure de bravoure et mourir en toute dignité. Alors que choisir si on doit être réincarné, en bœuf à viande

ou en taureau de corrida ? Mais, s'il n'y a plus de corrida, il n'y aura plus de taureaux, parce que le coût financier de l'élevage de ceux-ci est trop important et la race s'éteindra. Est-ce que vous seriez prêts à financer avec vos impôts l'élevage de taureau de combat. Je ne crois pas ! lui ai-je répondu.

— Tu as bien fait ! Donc, nous sommes d'accord, nous partons pour Nîmes. Samedi, on visite La Maison Carré, La Tour Magne, les Jardins de la Fontaine et à dix-huit heures nous irons à la corrida. Le lendemain, nous allons en Camargue, visiter une manade. Dans, l'après-midi, aux arènes d'Arles, nous assisterons à une course camarguaise, celle où des gens habillés en blanc essayent d'attraper des cocardes fixées à la base des cornes des taureaux camarguais. Puis, lundi nous irons voir le pèlerinage des gitans à Sainte Marie de la mer et après nous visiterons la ville et les remparts d'Aigues Mortes construit par le roi Saint Louis pour avoir un port débouchant sur la Méditerranée.